

Présenté de Roger Dubois

PER
G- 272
15

LES CAHIERS DES COMPAGNONS



Reportage de
Louis-Marcel Raymond, IV

Un Canadien à
Paris — 1945

-- FIN --

Une "nativité"
liégeoise commentée
par Gustave Cohen

BULLETIN D'ART DRAMATIQUE

Volume III - Numéro 2 — Montréal — Mars - Mai 1947



les cahiers des compagnons

sont publiés tous les deux mois par

Le Centre d'Études et de
Représentation des Compagnons
de saint Laurent

Directeur : ÉMILE LEGAULT, C.S.C.

Rédacteur : LOUIS-MARCEL RAYMOND

Administrateur : MAURICE BLAIN
1200, rue Bleury, Montréal, Canada



Prix du numéro ordinaire : 25 sous
(Pour les étudiants et les Amis de l'Art :
20 sous)

PRIX DE L'ABONNEMENT

(Pour les étudiants et les Amis de l'Art :
\$1.00)

Ordinaire.....	\$1.25*
De soutien.....	\$5.00
De souscripteur.....	\$25.00

Les abonnés de soutien et les souscripteurs
reçoivent un numéro spécial, sur papier
de luxe, numéroté à la main.

* À l'étranger : \$1.50

LES CAHIERS DES COMPAGNONS

Un Canadien à Paris

(IV et fin)

Le 13 novembre 1945.

J'ai passé aujourd'hui par toutes les maisons, toutes les agences que m'avait conseillées Jean Côté. On m'a bien reçu, mais tout ça a été parfaitement inutile. La Transat n'a pas encore de bateau. La marine américaine est réticente. On me renvoie de l'un à l'autre. Je rentre un peu découragé au milieu d'une panne d'électricité. J'ai déjeuné au Pam Pam, près de la Madeleine, d'une coquille St-Jacques, qui est encore ce que j'ai pu trouver de mieux dans les restaurants depuis que je suis ici. Dans mon courrier, une invitation du Général Varnier à une réception qu'il donne demain aux délégués de la conférence des réparations.

Le 14 novembre 1945.

J'ai été m'asseoir en vain au Ministère des Affaires Etrangères pour avoir des nouvelles de mon ordre de mission. A midi, mon tour n'est pas encore venu et je me sauve jusqu'aux bureaux de la Revue de Paris, pour acheter deux livraisons un peu anciennes qui contiennent le texte de *Les mal-aimés*.

Brillante et cordiale réception. J'ai surtout plaisir à causer avec notre Ambassadeur et sa femme, que Paris adore. Le Général a fait téléphoner à Londres pour s'informer de mes deux lettres demeurées sans réponse. On lui a fait savoir qu'on répondrait aujourd'hui ou demain par télégramme.

On se sent chez soi chez le Général Vanier. Presque tout le personnel de l'Ambassade du Canada est là, dont Paul Beaulieu et Jean Côté. Des soldats canadiens assurent le service, font circuler champagne, petits fours, bouchées. Le Général Vanier me demande d'aller le voir demain matin à l'Ambassade. Je bavarde avec des représentants de tous les pays d'Europe qui ont souffert matériellement de la guerre et qui siègent depuis quelques jours en vue d'établir les responsabilités. La conversation est difficile avec ceux qui ne parlent ni anglais ni français. Je me réfugie avec les Belges et découvre le frère de Jacques Feyder qui me parle longuement de Françoise Rosay.

Je me sauve avec Paul vers les six heures, après avoir pris congé de Madame l'Ambassadrice et de M. l'Ambassadeur, en qui j'ai trouvé des amis. Il faut rejoindre Simone pour prendre le dîner avec le Père Couturier. Nous la trouvons s'éclairant à la chandelle. Les pannes sévissent toujours.

Il fait bon revoir Simone, le Père Couturier, bavarder peinture, poésie, notamment celle de St-John Perse dont Simone est une exégète remarquable. Je rentre à pieds avec le Père Couturier qui me parle de Jacques Copeau comme d'un

homme remarquable au point que je devrais même insister pour le voir. « Vous verrez, me dit-il en me souhaitant le bonsoir à une bouche de métro, quelle impression il fera sur vous. »

Le 15 novembre 1945.

Longue entrevue avec le Général Vanier, dans son vaste bureau, dont il me fait les honneurs. L'ambassade canadienne occupe les anciens quartiers de la Gestapo. Il y a ici et là des armoires secrètes et on peut encore voir un blockhaus près de l'entrée, sorte de termitière de ciment. L'Ambassadeur du Canada me montre ses livres : il en a de fort beaux. Un exemplaire de luxe de *La passion de Joseph Pasquier* de Duhamel, grand format, imprimé à Monaco, et que Duhamel a revêtu d'un long autographe ; des œuvres d'Octave Aubry, que le Général apprécie particulièrement et qu'il aimerait bien voir au Canada, de Rouquette, illustrées par Suzor Côté, je crois, etc. Je lui demande d'autographier pour M. Cohen, une copie de ses discours de guerre édités à Alger.

En fin de jour, je vais rencontrer Claude Cézan au Café des Deux Magots. Une jeune femme au profil délicat, aux yeux bleus foncés est assise à une table près d'un volumineux manuscrit qu'elle relit et corrige. « C'est Simone de Beauvoir », me souffle Madame Cézan. « Voulez-vous la connaître ». Nous allons à sa table. Elle est très gentille et très douce, mais nous n'abordons pas l'existentialisme. Elle me questionne aimablement sur le Canada.

Le 16 novembre 1945.

Invités à déjeuner chez Madame et Monsieur le Général Vanier, une automobile vient chercher Madame et Monsieur

Gustave Cohen. Assis à l'avant avec le chauffeur, j'ai plaisir à parler « canadien » avec lui et à laisser tomber les précautions oratoires qu'il faut employer ici, si on ne veut pas que les gens vous fassent répéter ou tendent l'oreille en disant « pardon ».

Il est reconnu que les Canadiens français malmènent un peu le français. Nous parlons très mal, avouons-le. Nous l'avouons habituellement, mais sans rien faire pour nous corriger. Ici, la conversation du plus modeste ouvrier est d'une richesse de vocabulaire inouïe. C'est vrai qu'il y a l'argot — qui tient bien lieu des mots anglais que nous insérons dans nos phrases.

Ce qui m'étonne davantage c'est le nombre de mots anglais dont se servent les Parisiens. Les cabinets, pour lesquels nous avons ici un vocabulaire étendu, sont toujours désigné sous le nom de *water*, prononcé *valère* ou *oualère*. C'est assez énervant. J'ai étonné l'autre jour Monsieur Cohen en appelant vadrouille — ce qu'on nomme là-bas *o'cedar*. Comment s'appelle la figure de style par laquelle on emploie le nom du produit pour la chose... J'ai finalement eu raison, Littré en main : terme de marine ; fils de laine attachés au bout d'un baton pour nettoyer le pont. Le lendemain, M. Cohen, ravi, faisait part du mot à M. Albert Dauzat, entre deux cours.

Mais revenons chez le Général Vanier, dans sa salle à dîner, décorée à la chinoise avec des vols obliques de canards, des roseaux. Une large fenêtre montre un jardinet au buis taillé, fourré de lierre qui doit être bien joli en été. Madame l'Ambassadrice est bien gentille et l'un et l'autre nous présentent à leur fils, pour lequel ils font les plans les plus brillants et qui les a quittés depuis pour entrer à La Trappe d'Oka.

Bonne chère et atmosphère familiale. Le Général Vanier me montre le télégramme reçu de Londres. On me promet le rapatriement dans trois semaines, mais à plusieurs conditions. Il faut que je me rende à Londres et prouve que je voyage au frais du gouvernement canadien, que j'ai priorité. « Si le professeur Raymond veut bien se rendre à Londres, à la Canada House, dit le télégramme... » Un autre télégramme est également entre les mains du Général. Il vient des autorités du Jardin botanique et prie le Général Vanier de faire tout en

son pouvoir pour me faire rentrer au plus tôt au Canada où ma présence est requise : cours, etc. Je sens dans ces démarches, dans cet encroisement de télégrammes une main fidèle et amie.

Le 17 novembre 1945.

Je vais par habitude au Ministère des Affaires Etrangères, section des Relations culturelles. Monsieur Henri Laugier est rentré de Londres. Ce que j'ai essayé inutilement à plusieurs reprises, il me l'obtient en moins d'une demi-heure : un coup de téléphone et quelqu'un vient me porter mon ordre de mission. « Pourquoi nous quittes-tu, petit, plaisante Laugier. Reste avec nous. » Une grosse bûche accueillante brûle dans le foyer de son bureau. J'ai grand plaisir à le retrouver franc, gamin, aimant la discussion et la contradiction.

Je me sens soulagé, ordre de mission en poche. Reste un point ténébreux. *L'Orégon* doit partir bientôt, mais y aura-t-il une place pour tous ceux qui ont un ordre de mission. L'espace du bateau est limité et on assigne à chaque ministère un nombre défini de places. Nous verrons. Je serai mieux fixé quand j'aurai vu le distributeur des places du Ministère des Affaires Etrangères, un Monsieur Dondennes, qui me renverra à un Monsieur Appicella. Tous ceux qui ont eu à quitter la France à la fin de l'an 1945 ne sont pas près d'oublier ce personnage de légende, dont l'ombre nous poursuivra jusque sur le bateau, chansonnée dans toutes les bouches et crayonnée sur tous les murs.

Un peu rassuré, je m'en vais au Musée Rodin, rue de Varennes, tout près des Invalides, dans un charmant hôtel qu'habitait le sculpteur, mais que d'autres souvenirs peuplent encore : celle de la sainte Madame Barat, de Rilke, qui y habita aussi, invité par Jean Cocteau, qui s'y plaisait beaucoup au point de prier le poète allemand de venir y vivre.

Quelle révélation que cette visite, ce tête-à-tête avec le génie. A l'entrée de cet Hôtel Biron, bâti au début du XVIII^e siècle, les *Bourgeois de Calais* composent une image émouvante de la résignation. Voici, dans les jardins, *Adam et Eve*, *Ugolin* dévorant ses enfants, tel que Dante le raconte : œuvres titanesques, qui montre un géant aux prises avec la forme, dont il triomphe.

A l'intérieur, près de 400 pièces sont exposées. On reconnaît la même main dans ces corps enlacés, ces allégories, ces torsos, ces visages, ces muscles, la désespérance de *celle qui fut Heaulmière* dans sa peau flasque, l'exaltation du corps humain à son plus beau, dans des œuvres comme *L'Atblète*, *L'âge d'airain* et cette *Main de Dieu* dans laquelle deux êtres encore informes se cherchent déjà.

On sort de là ivre et chancelant d'avoir entrevu le problème de la création artistique. Rodin nous montre la forme naissant de l'informe, l'esprit se dégageant de la matière, l'âme devenant présente au corps. D'un bloc de marbre, un sourire de femme, l'angoisse d'un enfant, le plaisir d'un dieu. Émouvante leçon que je rumine en foulant les feuilles mortes du parc qui entoure le musée.

Le soir, j'accompagne Madame Cohen au Théâtre des Champs Élysées, à un récital de danse védique et brahmanique donné par Nyota Inyoka et sa troupe, dont Amarouka et Tina Rea.

C'est un théâtre immense et cossu au plafond révélant chez le décorateur un goût atroce, notamment certains bandeaux portant des phrases d'un pompier consommé.

Ces danses délicates ne sont pas faites pour cette vaste salle, qui demandent plutôt l'oratoire ou le petit temple, soutenues d'ailleurs par une musiquette monocorde qu'on n'entend qu'en tirant l'oreille.

Très instructives ces danses, faites de mouvements courts, comme repliés sur la danseuse, refermée sur elle, belle illustration de cette vie hindoue de contemplation. Certains ensembles à mouvements multiples évoquent ces déesses aux mille mains...

Le 18 novembre 1945.

Dimanche de flânage sur les quais, après messe à Notre-Dame. Certains livres qu'on m'a dits épuisés chez Gallimard remplissent des boîtes, mais à des prix fabuleux. Aux différents marchés noirs, la France ajoute celui des livres : Sartre, Faulkner, Claudel, Valéry ne s'achètent qu'au poids de l'or.

A la sortie de la messe, je rencontre Marcel Moré. Il a meilleure mine et m'apprend que Wahl est arrivé d'hier soir et qu'il est descendu à l'hôtel du Collège de France. Je m'y rends, mais il vient de sortir. Je retourne à ma chambre écrire des lettres et lire un peu, M. et Mme Cohen sont allés voir *Antigone* et nous en discuterons tout le temps du dîner.

Le 19 novembre 1945.

Un télégramme reçu hier de mon collègue Kucyniak me conseille de m'adresser à la marine marchande comme dernière chance pour trouver une place sur un bateau. C'est à deux pas d'où j'habite, un superbe édifice qui abrite aussi un bureau des P.T.T. où je vais souvent.

Un Monsieur Lefebvre me reçoit aimablement mais il doute du succès de ma démarche. Il me dit qu'un commandant, dont j'ai oublié le nom, est tout-puissant dans ce genre de choses, mais qu'il n'est pas facile à aborder. J'en ai vu bien d'autres et je prends son adresse.

Il y a là un armateur bordelais qui a fait le voyage à Paris pour trouver des places pour un certain nombre de paysans canadiens qui sont venus jusqu'à Bordeaux avec une cargaison de chevaux, mais qui ne peuvent plus retrouver les neiges du Canada. Un militaire est là aussi qui a à rapatrier je ne sais plus combien de Sénégalais. Il faudrait toute une

flotte pour faire sortir de France tous ceux qui cherchent soit à la quitter, soit à rentrer chez eux.

Je pars du ministère avec l'armateur bordelais qui m'offre un verre au bistro voisin. C'est un brave homme. Il dit « mes Canadiens » du ton que Barrès disait « mes morts ». Ce n'est pas le premier voyage à Paris qu'il fait pour eux et toujours rien. Il lève les bras. Nous sommes dans le même bateau...

Le 20 novembre 1945.

J'accompagne Monsieur Cohen à son cours qui porte sur *Les Juives* de Garnier. Devant près de mille élèves, jeunes filles, jeunes gens assis par terre, sur les gradins et jusque sur la tribune du maître, il résume admirablement le théâtre français depuis ses origines, avant d'entreprendre l'analyse du texte de Garnier. Puis en homme habile, il amène son auditoire jusqu'au Vieux-Colombier et fait un petit laïus sur mon livre ce qui m'oblige à me lever sous les applaudissements de cette jeunesse souriante et studieuse.

Entre les deux cours, M. Cohen me présente à Max Fuchs, historien distingué du théâtre, secrétaire du Bulletin des historiens de Théâtre que Jouvett dirige. C'est un petit homme aux yeux vifs et à la longue barbe blanche.

Quand nous rentrons, M. René Pintard fait antichambre. Il est l'auteur de deux gros volumes sur *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle*. Je feuillette le livre sur le coin de la table et voit que les divers chapitres portent sur Guy Patin, Gassendi, Gabriel Naudé, des noms sur lesquels on ne sait en général pas grand'chose et que, dans sa solitude provinciale, cet aristocrate de l'histoire des lettres ressuscite pour nous.

Jean Wahl m'a téléphoné ce matin. Il est encore trop occupé pour me rencontrer. Il me téléphonera de nouveau. Ar-

rivé plus tard qu'il ne le voulait, il tombe en pleins examens et le recteur l'emploie dès son arrivée, tout ceci tout en se cherchant un logis pour s'installer et vider ses malles.

Ma journée est bien employée. Je vais à l'heure du dîner rencontrer le correspondant de guerre Maurice Desjardins, dans l'espoir qu'il saura quelque chose sur mon frère Jean-Paul, mitrailleur de la R.C.A.F., disparu dans le ciel hollandais le 20 décembre 1942, dont nous sommes toujours sans nouvelles, et qui n'a été porté mort que pour fins officielles. Desjardins l'a souvent vu à Londres, puis il a appris sa disparition alors qu'il était ailleurs. Il l'aimait beaucoup, me dit-il, et me le peint comme le boute-en-train de la célèbre Escadrille des Alouettes.

Un peu avant, je suis allé à la librairie philosophique Vrin, qui édite Gilson et Wahl. J'y trouve un numéro récent de *La Nouvelle Revue*, d'occasion : sans doute un de ceux que j'ai apportés avec moi et donnés. Comme je n'en ai distribué que trois, il est facile de savoir qui s'en est si vite débarrassé...

Le soir, je vais au Cinéma La Madeleine voir le beau film *Les enfants du Paradis*. Un peu longuet, peut-être, mais Barrault y est étonnant dans ses pantomimes, Arletty ravissante et Pierre Brasseur, que je n'ai jamais aimé, m'emballe.

Je rentre aux petites heures. Dans le couloir du métro, station de La Madeleine, tout près du Rainbow Corner, rendez-vous des soldats américains, on peut acheter et vendre ce qu'on veut. J'achète des sandwiches et comme ils sont tous « laitue et tomates », un G. I. me propose l'échange de la moitié des siens qui sont « à la viande » (?). Assis sur un banc, comme deux enfants qui font la dînette, nous mordons à belles dents dans ces épais sandwiches. Il faut bien un peu de liquide pour arroser tout ça. Il me propose d'aller au bistro avec lui. Mais lorsque le tenancier, avec force gesticulations, réclame du soldat à peu près le double de ce qu'il m'a demandé (l'autre ne parlant pas français, il croit le rouler), je fais une belle scène à cet exploiteur qui comprend à sa manière la fraternité des nations unies.

En sortant du métro, un brouillard inouï, du véritable

coton, dans lequel je tâte, ayant perdu tout sens d'orientation. Enfin, le lit et la bouteille d'eau chaude.

Le 21 novembre 1945.

Y aura-t-il oui ou non une place pour moi à bord de l'*Orégon*. Là est la question et le centre de mes préoccupations. C'est à 115, rue du Bac, que se fait la distribution. Lieu fatidique. Tous ceux qui y sont passés ne sont pas près d'oublier ce grand hall, qui tient de la salle d'attente d'une gare et de l'écurie, dans laquelle un peuple nombreux s'affaire. Chacun criaillle, s'interpelle, frappe à des portes qui ne s'ouvrent pas, cherche d'invisibles plantons, déploie des ordres de missions, agite des lettres de recommandation, dit à l'oreille du voisin qu'il connaît personnellement Monsieur le Ministre. M. Lefebvre m'avait donné le nom d'un Monsieur — je l'ai hélas oublié, mais je ne l'ai pas oublié, lui —, qui pourrait peut-être m'aider, s'il était bien disposé, m'avait assuré Monsieur Lefebvre. Renseignement non inutile.

Je finis par trouver sa porte, j'y gratte plutôt que je n'y frappe. J'attends, je frappe de nouveau. Toujours rien. Je pousse la porte. Une furie, les yeux fous, se lève de son bureau : « Mais vous violez mon domicile ! » Je me sauve. Quelques minutes après, une dame s'approche de la même porte, une dame à laquelle on a sans doute passé le même tuyau et qui se prépare à mettre en œuvre toutes les ressources que lui donne son sexe. Elle sortit plus vite que moi.

J'écris ceci dans un café, attendant qu'il soit quatre heures. Je dois aller rencontrer Pierre Seghers avec Claude Cézan et une jeune artiste, Mac Guillery, qui veut faire un crayon du jeune éditeur. Il habite boulevard Raspail.

Heure splendide, à parler poésie avec ce jeune éditeur qui symbolise toute la poésie des années de guerre qu'il a servie si bien par sa belle revue et ses publications.

Le 22 novembre 1945.

Enfin, après deux heures d'attente dans l'antichambre du bureau des Relations Culturelles, Monsieur Voyer, distributeur des places de ce département, vient à moi, me serre les mains. « Monsieur, vous allez pouvoir partir. Vous avez une place, grâce à un heureux concours de circonstances. On a substitué à l'*Orégon*, trop petit, *Le Groix*. Vous pouvez faire vos derniers préparatifs. Le bateau quitte Le Havre, le 27. »

Muni d'un papier qu'il m'a remis, il faut aller à l'enfer du 115, rue du Bac, piétiner deux autres heures dans un affolement indescriptible. Enfin, je vois ce Monsieur Apicella qui parcourt sa liste, découvre que j'ai effectivement une place et me nantit d'un second papier, grâce auquel je pourrai aller à la Transat acheter mon billet.

Mes nerfs n'en peuvent plus : je cours me coucher. Je dois aller dîner chez les étudiants catholiques, au 115, rue Vaugirard, où je suis aimablement reçu par le Père O'Reilly, ethnologue distingué et grand ami de la jeunesse, et par le président des étudiants, Monsieur Jean Gauthier. Il me fait visiter la maison, les bureaux de leur journal : *La Voix universitaire*.

Le 23 novembre 1945.

Vite à la banque et aux bureaux de la Transat. « Mais il vous faut d'abord votre visa américain. » — « Mais je pars au Canada. » — « Il vous faut alors un visa de transit. » J'irais à Rome, si on me disait que c'est nécessaire.

Au Consulat américain, dans un quartier où les vendeurs de timbres ont installé leurs éventaires à même le trottoir, et tout près du Théâtre des Ambassadeurs, je trouve encore une

foule insubordonnée et criillante. Mais j'y suis habitué. Un peu plus et je prendrais plaisir à ces hystéries collectives.

J'accroche le Consul au passage, lui explique en anglais mon cas. Il me demande de le suivre dans son bureau. J'exhibe mon passeport. Il appelle une jeune fille qui me pose des questions, remplit un formulaire en triplicatas, prend mes empreintes digitales, chaque doigt d'abord, les dix ensemble pour finir. Tout ceci en quelques minutes. « Revenez à trois heures, me dit le Consul, je vous remettrai votre passeport estampillé. » Depuis les cinq semaines que je suis à Paris, je n'ai rien vu d'aussi expéditif.

A trois heures tapant, j'entre dans le bureau du Consul qui me remet mon passeport tel que convenu. Courons à la Transat. Premier accroc. Ma cabine a été sans doute barbotée. Malgré le papier des Relations culturelles, spécifiant même son numéro, on est au regret de me dire « qu'il y a probablement erreur ». L'erreur elle est de ma part. C'est de ne pas avoir un billet de mille à pousser à l'employé. On m'offre du bout des doigts une place d'entre-pont. En fait, c'est un coin de cale. Je ne le saurai qu'une fois que j'y serai.

Torture. On me fait remplir un formulaire rose de plusieurs pieds carrés. J'ai beau dire que je ne suis pas émigrant, que je ne fais que traverser en vitesse les Etats-Unis, rien à faire. Il me faut répondre à toutes sortes de questions bêtes. Ai-je l'argent nécessaire pour ne pas être à la charge du pays où je vais m'établir ? Combien d'argent j'emporte ? Vais-je comploter contre la sûreté de l'état ? Vais-je proférer des menaces contre la personne du Président ? Ai-je été tenancier d'une maison de désordre ? Non ! Je vais être assez bête pour le dire...

J'écris, je rature, je fais des pâtés, j'enrage, je geins, je ris à haute voix... enfin, après être passé à la caisse, je pars billet en poche. Lundi, un camion passera prendre ma malle.

En rentrant, je demande à Madame Catherine, excellente cuisinière alsacienne, si quelqu'un a téléphoné pour moi.

— Ch'ai écouté trois fois. Les deux premières fois, ch'étais pas pour Monsieur, ch'était pour l'autre Monsieur.

Mais Monsieur Wahl a téléphoné. Il dit qu'il attend Monsieur sur le Pont Royal à cinq heures.

Je trouve le lieu de rendez-vous un peu surréaliste, mais avec les poètes on ne sait jamais. Il est déjà quatre heures. Je m'engouffre dans le métro et arrive enfin sur le Pont Royal.

Il pleut. Je marche, traverse le pont, le retraverse, arrête un agent pour lui demander si c'est bien le Pont Royal (« Effectivement, Monsieur »), entre dans un café me réchauffer tout en surveillant le pont. Point de Wahl. A six heures et demie, je rentre singulièrement de mauvaise humeur. J'allais avoir la clé du mystère en parlant à Wahl au téléphone. Il m'avait donné rendez-vous à l'Hôtel du Pont Royal, la cuisinière n'avait retenu que les deux derniers mots.

Le 24 novembre 1945.

Enfin, je vais rencontrer Jean Wahl. Le portier de l'hôtel me demande indiscretement si je suis réellement attendu. Comme je lui dis mon nom, quelqu'un qui attend sa clé debout au comptoir, se retourne vers moi : « de Montréal, n'est-ce pas ? » — « Oui, Monsieur. » — « Je vous croyais plus âgé. Je suis Albert Béguin. »

Heureux hasard qui me met ainsi en présence de l'éminent critique suisse, directeur de ces *Cahiers du Rhône* qui ont été le véhicule de la pensée française, de 1940 à la Libération. Nous prenons rendez-vous pour le lundi 26, veille de mon départ, et je monte chez Wahl, que je trouve parmi ses malles mi-défaites, dans une petite chambre agréable, réquisitionnée à son intention.

Il est content de retrouver Paris et ses étudiants, même si on l'a mis à contribution pour faire passer les examens dès son arrivée. Je lui apprends que Béguin habite le même hôtel que lui. Je lui peins mes tracas, mes démarches inutiles, ma grande fatigue, ma hâte de rentrer, mon estomac fatigué, content de trouver quelqu'un devant qui je peux vider mon sac.

Le soir, j'accompagne Madame Cohen au Théâtre de l'Humour, un petit théâtricule dont l'intérieur fait penser à un bateau, avec ses cables et ses hublots, et où l'on joue, sous le titre *La maison de l'estuaire, Ladies in Retirement* de Percy et Denham.

Malheureusement la traduction (de Marcel Dubois) est une trahison, ou plutôt une transposition en argot assez déplacée. Les deux vieilles folles sont toutefois drôles. Mais Jacques Valois, dans le rôle du cousin maître-chanteur, est tout simplement infect.

Monsieur Cohen nous avait donné au départ du chocolat martiniquais qu'un colis lui avait apporté. Nous partons du théâtre avec des coliques qui tiennent Madame Cohen éveillée toute la nuit.

Le 25 novembre 1945.

Promenade dans Paris avec Madame Cohen. Au départ, un spectacle de rue nous impressionne défavorablement. Une pauvre femme, vêtue d'un vieux « trench-coat » masculin en lambeaux, est penchée sur une poubelle. Elle mord à une arête de poisson avec une avidité bestiale. Un gamin passe et repasse derrière elle en criant de sa voix acide toute proche de la mue : « *L'Humanité ! Lisez L'Humanité !* » Le contraste est si grotesque entre la prétendue humanité exprimée noir sur blanc par les politiciens et les journalistes et l'inhumanité de cette scène que nous en aurons le cafard pour une partie de la journée et que longtemps j'entendrai la voix traînante et faubourienne du petit crieur de journaux. Et impossible de ne rien faire pour cette malheureuse. Car non seulement il faut des tickets d'alimentation pour acheter quoi que ce soit, il faut également être inscrit chez les marchands des diverses denrées. A Paris, les petites gens dont le maigre revenu ne permet pas de se ravitailler au marché noir, sont captifs de leur misère.

Nous voici au *Vieux-Colombier*, sur la rue du même nom, pour y voir une exposition de peintures surréalistes, qui se tient dans le hall d'entrée, et qu'a préparée une grande conférence de Maurice Nadeau, qui vient de publier une remarquable et anecdotique *Histoire du Surréalisme*. Mais nous trouvons porte close. Il faut nous contenter de nous écraser le nez sur la vitre pour essayer de voir un peu à l'intérieur. Ce n'est sans doute pas la bonne heure ou la bonne journée. Ici, on ne sait jamais.

En veine de pèlerinage, nous entrons tout de même dans la cour du *Vieux-Colombier*. Diverses portes conduisent au bureau du directeur, aux ateliers, au secrétariat. Tant de fantômes peuplent encore cette cour. Ici, Jacques Copeau, il y a trente ans, commença sa croisade contre la médiocrité, la veulerie, le naturalisme, la tranche de vie, le faisant des pièces de boulevards. Ici sont venus La Duse, Blanche Albane, Suzanne Bing, Ludmilla Pitoëff, André Obey, Henri Ghéon, Jules Romains, Georges Duhamel, Gordon Craig, Adolph Appia, André Gide, Roger Martin du Gard, pour ne nommer que ceux-là. La promenade mélancolique du début se transforme en cortège funèbre, en procession de fantômes, revenants d'un monde qui se défait au fur et à mesure qu'il se crée et qui ne vit que par le souvenir. Ingratitude du métier de comédien.

Le long du mur, on a appuyé les décors du dernier spectacle, toiles peintes maintenant dépouillées de leur poésie et de leur mystère et qui sont l'envers du rêve. Dans un coin de la cour, grignotant des feuilles de choux, deux lapins blancs remplacent les colombes symboliques...

Et tout ceci serait bien mélancolique si, soudain, ne venait à nous, s'appuyant à sa canne, Suzanne Bing qui me reconnaît malgré ses faibles yeux, Suzanne Bing qui toujours parle de Copeau comme d'un dieu. Elle n'a pas le temps de causer, nous lui ferions manquer la messe à Saint-Sulpice, mais si je veux bien venir chez elle, en fin d'après-midi, boire une tasse de café, elle a quelque chose à me dire.

Nous la quittons pour aller à Notre-Dame regarder une fois de plus les beaux vitraux et tout le peuple innombrable

des statues qui ornent les divers portails. Voici, une fois de plus, les vierges sages et les vierges folles, saint Michel pesant bonnes et mauvaises actions et toutes ces allégories dont le moyen âge raffolait et dont son théâtre témoigne : saisons, travaux agricoles, vertus et vices, la synagogue, yeux bandés. Et voici saint Marcel, saint Etienne, la Vierge, Salomon, la reine de Saba. Dernière surprise : au tympan du portail nord, rue du Cloître, le miracle de Théophile fixé dans la pierre par un tailleur d'images contemporain de Rutebeuf, en même temps que ce dernier, sur le pupitre incliné, le burinait dans des vers inoubliables, dignes du meilleur Villon. Des souvenirs du *Vieux-Colombier*, nous voici, sans le vouloir, évoquant les débuts des Théophiliciens.

De Notre-Dame, nous traînons un peu le long des quais, où les petites boîtes de livres, couvercles dressés, nous retiennent. Des gens pêchent à la ligne et des badauds, penchés sur le pont, regardent passer les péniches. Des feuilles mortes s'en vont à la dérive, comme les saisons. Depuis quelques jours, les marronniers perdent abondamment leurs feuilles. L'âcre odeur des feux parfume délicieusement Paris.

Nous feuilletons un Huysmans de luxe, édition numérotée, avec gravures. Je mets la main sur la première plaque de vers de Robert Goffin, *Jazz-Band* (1922), préfacée par Jules Romains. Dans une autre boîte, une étude déjà ancienne sur Villon et l'argot. Un vieux bouquiniste nous offre une édition de Rabelais. « Cet éditeur était un génie, nous dit-il. Il a compris que Rabelais écrivait pour le peuple ; il est le premier à avoir fait une édition bon marché de son œuvre complète ». Nous n'avons pas le temps de vérifier. Midi approche : il faut rentrer. Mais pas avant d'avoir fait un grand tour dans le Paris vieillot. Nous resalons les ruines de Cluny, Saint-Julien-le-Pauvre, (XII^e siècle) Saint-Séverin, que monographia Huysmans. Délicieuse litanie des vieilles rues de Paris : Gît-le-cœur, évocateur de drame d'amour et de mort ; de la Huchette, plutôt mal famée ; de Buci, grouillante de bonnes femmes, filet au bras, qui vont aux provisions : odeur de poissons et de vieux légumes ; de Haute-feuille, hantée par Baudelaire...

* * *

Tel que convenu, je retourne au *Vieux-Colombier*, vers quatre heures, voir Suzanne Bing.

Elle veut me dire que la tradition de Jacques Copeau n'est pas morte, d'abord parce que tout ce qui se fait aujourd'hui de bien et de propre, même si on ne le dit pas toujours, est sorti de son enseignement et de son exemple. Et qu'ensuite il y a Jean Dasté, l'époux de Marie-Hélène Copeau, qui continue l'œuvre de son beau-père. Le théâtre est d'ailleurs une tradition dans la famille Copeau. Marie-Hélène a contribué à la réalisation de plusieurs spectacles de valeur, soit comme comédienne, soit comme costumière. Je me rappelle avec quelle grâce, quelle fermeté et quel naturel elle interprétait le rôle de la Marquise Cibo, dans *Lorenzaccio*, chez Baty. La scène où elle tient tête à son beau-frère de cardinal qui oublie trop facilement ce qu'est le sacrement de pénitence est un grand moment de théâtre et la longue robe rouge de l'homme d'Eglise se détachant sur le velours noir imaginé par Baty a quelque chose de machiavélique et d'inferral.

Jean Dasté, qui a été des *Quinze*, issu du cuvier de Pernand, a fondé la *Compagnie de la Saison Nouvelle*, qui a parcouru la Touraine et la Bourgogne, du 6 août au 6 septembre 1942, avec *Le médecin malgré lui* de Molière et *Arlequin magicien*, écrit par Jacques Copeau en s'inspirant d'un canevas de la *Commedia dell'Arte*. Les 21 et 22 juillet 1943, nous trouvons la jeune compagnie à Beaune, en Bourgogne, pour célébrer le 500^e anniversaire du célèbre hospice fondé par le chancelier Rollin, en 1443.

Jacques Copeau avait écrit un texte pour la circonstance : *Le Miracle du pain doré* qu'il monta sur un dispositif d'André Barsacq, en un spectacle grandiose qui durait toute la journée. Il tenait même le rôle du meneur de jeu, costumé en héraut qui vient lire à la population rassemblée la charte de l'hospice. Tout était réglé minutieusement. L'entrée du public, le défilé des autorités religieuses et civiles faisaient partie du spectacle. Copeau retrouvait ses grands moments du *Mystère de sainte Ulive* et du *Savonarole* qu'il alla monter en Italie, en 1933 et en 1935, à l'occasion du Mai florentin.

Installée maintenant à Grenoble, dans la Maison de la Culture, la jeune compagnie prépare son premier spectacle.

Ce sera *Noé* d'André Obey, qui avait été en 1931, le spectacle d'ouverture des *Quinze*. Jean Dasté y tenait le rôle de Japhet. Jacques Copeau y avait prononcé deux émouvantes conférences qui parurent en volume sous le titre : *Souvenirs du Vieux-Colombier*. Il viendra aussi à Grenoble inaugurer la saison de la nouvelle troupe par une conférence. Ainsi se renoue la tradition.

Il leur a d'ailleurs confié une pièce que les *Quinze* ont présentée en tournée, en Suisse et en Belgique, mais qui n'a jamais été donnée à Paris. C'est *L'Illusion* qu'il a adaptée de *La Célestine* de Rojas (1492), un joyau de la littérature dramatique espagnole. La peinture de ce monde équivoque, au-dessus duquel vole l'amour pur de Calixte et Mélibée, et le titre même, n'est-ce pas là tout le drame de Copeau et de ses disciples ?

« C'est sans doute Jean Dasté, conclut Suzanne Bing, qui montera la pièce que Copeau vient d'écrire et qu'il a longuement travaillée : *Le petit pauvre*, épisodes de la vie de saint François, son saint préféré. »

La lumière déserte lentement le petit logis qui s'égaie bientôt du papillon lumineux et tremblotant d'un bec de gaz. Suzanne Bing raconte toujours. Elle évoque le souvenir de Ghéon, qui fut son parrain. Elle tint le rôle d'Emilie dans *Le Pauvre sous l'escalier*.

Alerte, sa pensée et sa mémoire vont de l'un à l'autre. Elle a fait lire les rôles aux Théophiliens, lors de la préparation d'*Abraham sacrifiant*. Elle évoque New-York, pendant l'autre guerre. Jamais elle a été aussi impressionnée de sa vie que lors du premier spectacle. Elle devait toute seule paraître en scène et dire : « je vous apporte le salut de la France... » « Je tremblais comme une feuille... »

Pendant qu'elle s'affaire à préparer le café, je regarde au mur une peinture de Ghéon, daté d'Orsay, 1902. C'est un intérieur, des fleurs blanches sur une table ronde recouverte d'un tapis longuement retombant. Une large porte-fenêtre s'ouvre sur un jardin. Les teintes sont claires ; l'ensemble est beau comme un après-midi de soleil ou un rire d'enfant. Cela

respire la santé, la joie de vivre. Et je me rappelais une chanson ancienne de Ghéon (1897) :

Sais-tu toute la beauté
d'une fenêtre qui s'ouvre...

et une autre de la même date qui commençait ainsi :

Un petit bouquet sur un coin de table...
ce serait tout le bonheur de mon âme...

Le café fume dans les verres et, impitoyable, je questionne maintenant Suzanne Bing sur ses débuts au théâtre. Après avoir fait ses classes au conservatoire de Paris, elle fait ses débuts au Théâtre des Arts de Jacques Rouché. Elle reçoit un jour une lettre de Charles Dullin, la convoquant chez lui, à Montmartre, pour un projet dont le programme comporte entre autres de purifier le théâtre et de décabotiner l'acteur. Il devait y avoir Blanche Albane et quelques autres. Elle s'y rend... et il y avait là Jacques Copeau. « Et voilà », termine-t-elle en souriant.

Mais il me faut partir, abeille lourde de butin, trébuchant à chaque marche de l'escalier sombre. Mais j'apprendrai aussi, avant que la porte ne se referme, que Jacques Copeau doit bientôt entreprendre un grand voyage auquel il tient beaucoup : à Madagascar, voir sa fille Edi, religieuse bénédictine, qui est supérieure au couvent d'Ambrositra, et qu'il n'a pas vue depuis très longtemps...

Le 26 novembre 1945.

On vient chercher ma malle vers les neuf heures, en camion, il faut que j'aille à la Gare St-Lazare quelques heures plus tard la faire peser. Comme elle est plus lourde que le permet mon billet : premier supplément. J'ai déjà dû donner un pourboire rondet à ceux qui sont venus la prendre à domicile et leur payer un verre au bistro du coin.

Chez Albert Béguin, à onze heures. Le chauvinisme am-

biant nous fait apprécier la rencontre d'étrangers de culture française mais dont les yeux sont dessillés aux réalités de l'heure, qui en ont assez de la résistance, dans la vie et dans les œuvres, et de la poésie de circonstances, et qui admettent que la France met trop de temps à se relever et qu'elle perd du temps dans les parloles, qu'elle est menée par une poignée de fonctionnaires courtelinesques, sans être drôles.

Je suis heureux de questionner Béguin sur mon homonyme suisse. Nous parlons littérature, critique, poésie et soudain, apprenant que je quitte Paris demain, Béguin me demande : « Avez-vous votre visa de sortie ? » — « ??? Qu'est-ce que c'est que ça ! » — « Personne ne sort de France sans un visa de sortie... » Je vois tout de suite *Le Groix* voguant sans moi et me précipite au plus proche téléphone pour rejoindre quelqu'un de l'Ambassade canadienne. Jean Côté me dit d'aller le rencontrer pour étudier la chose sur place.

Il faut dire qu'entre-temps, j'étais allé au Commissariat de Police du XV^e, où j'avais domicile et d'où je croyais relevé. « Mais non, Monsieur ! Il vous faut aller à la Préfecture de Police. C'est tout près de Notre-Dame ». Un peu plus et il me prouverait que je suis entré illégalement dans le pays.

Côté s'affaire, dicte des lettres de recommandation, donne des coups de téléphone, demande des conseils, enfin je pars.

J'arrive à la Préfecture : énorme bâtisse carrée avec cour centrale ; on y entre par quatre portes cochères. Une fois à l'intérieur, vous ne savez plus par quelle vous êtes venu et vous tournez en rond lorsqu'on vous indique : « porte à gauche ». Je trouve enfin une grande salle plus animée encore, plus criillante, plus déchaînée que le 115, rue du Bac. Une maison de fous. Je me mets au bout d'une longue queue et quand mon tour arrive de parler à un tout petit et unique guichet, c'est pour me faire injurier : « Où sont vos formules ? » — « Quelles formules ? » — « Vos formules de demande de visa de sortie ! C'est dix francs, Monsieur, plus dix francs pour le timbre ». Je paye et comme il me faut aller remplir les dites formules, je perds mon tour.

Exaspéré, rassoti, malade, empoisonné, dégoûté, je quitte ce lieu, mon passeport muni de ce fameux visa de sortie. On

m'a dit par la suite : « Vous avez eu de la veine de l'obtenir dans la même journée ». Il faut dire que je ne m'étais pas fait scrupule de resquiller des places dans la queue — que je trouvais trop longue, et que les lettres de Jean Côté n'avaient pas été inutiles. Ouf ! L'air pur et le printemps perpétuel du marché aux fleurs !

Consolation à mes déboires de la journée, dîner avec les Beaulieu et Daniel-Rops, que je désirais voir depuis si longtemps. Frêle, maladif, les paupières mi-closes, on sent une vie intense chez ce romancier, cet essayiste, cet homme aux écoutes des moindres pulsations du monde, ce bourreau de travail qui vient de terminer une *Histoire Sainte*, un *Jésus en son temps*, de nombreuses études, préfaces, articles, et qui a un copieux roman sur le métier ainsi qu'une *Histoire de l'Église*, troisième panneau du tryptique divin.

Sa femme aussi est là, débordante de vie, qui raconte ses souvenirs sur Ghéon, Maritain.

Daniel-Rops regrette que je n'aie pas vu d'autres cathédrales que Notre-Dame. Il me questionne sur le Canada où il n'a que des amis. Je le fais parler sur Patrice de la Tour du Pin : « C'est le plus beau des poètes de la jeune génération. »

Soirée merveilleuse, que j'essaierai de recréer mentalement par la suite.

Le lendemain, levé au petit jour, après avoir fait mes adieux à mes hôtes qui ont été si bons pour moi durant ces cinq semaines, où je compliquais leurs problèmes de ravitaillement, je prends le train à la Gare St-Lazare. Douanes, examen des passeports, questions indiscretes sur l'état de mes finances me font faire ma dernière colère. Cinq semaines à Paris et me voilà le plus grossier des hommes. Je gueule à tous propos, je rouspète quand je crois qu'il le faut. « Bon ! Bon ! Ça va ! » fait le douanier, lorsque je refuse de déclarer sur formule rose les « sommes que j'apporte hors de France ».

Je revois Le Havre aussi minable qu'à mon arrivée et voici *Le Groix* qui nous attend. Embarquement indescriptible. Cris et injures comme sur un marché méditerranéen. Des mains s'agitent, des cris sortent des gorges. Nous devons lever l'ancre à trois heures, mais nous ne partons que le lendemain

et non en direction de l'Amérique, mais bien de l'Angleterre, où il faut aller faire provision de charbon ! Nous n'arriverons à Cardiff que le 1er décembre.

Nous sommes plus de cinq cents dans un bateau d'environ 200 places. La cale est notre lot. Pendant que des gens d'un passé politique douteux se font servir le café crème au lit, de malheureux Français, soldats sortis des prisons allemandes, dépenaillés, maigres, regagnent l'Amérique dans de vieux habits avec au fond des poches mille francs de prime de démobilisation ! C'est un peu fort et leur ressentiment à l'égard d'une patrie qu'ils jugent ingrate semble justifié. Ce sont de braves garçons avec lesquels je m'entendrai très bien durant cette traversée inénarrable qui durera trois semaines, par une mer toujours mauvaise. De la cuisine, ne parlons pas. De la malpropreté non plus, du manque de savon, de papier hygiénique, petite France flottante.

.....:.....

Le 2 décembre 1945.

J'écris ceci à Cardiff, dans la mélancolie de ma trentième année, dont je célèbre aujourd'hui secrètement l'anniversaire, et le dépaysement de ce pays de Galles si neuf, si vert.

Le port qui inspira O'Neill a une couleur qu'on ne croit trouver qu'au cinéma : des bouges magnifiquement sordides, des bistros indescriptibles, des prostituées échappées des romans.

Des ondées soudaines s'abattent toutes les vingt minutes. Le lendemain, un second voyage à terre révèle une ville transformée par le repos dominical. Mort complète. Même pas un restaurant ouvert. Et toujours les averses inattendues.

.....

A fond de cale, étendu sur ma couchette, suivant au plafond d'un œil morne les cafards processionnaires, pendant que

la mer dégoûtée frappe inutilement la vieille bâille ou la re-jette à la surface, j'essaie de résumer mes impressions.

Dans ce bateau sale, au milieu d'une pagaie qui se continue, rivalités de classes, diversité d'opinions politiques, nationalisme tout à fait hors de saison chez des gens qui ne cherchent qu'à quitter la France, tout cela exaspéré parce qu'en vase clos, je me raccroche à mes plus beaux souvenirs parisiens, un rayon de soleil sur la Seine, la rue Gît-le-Cœur, les quais, Notre-Dame, dont je revois les statues. J'ai trouvé aux vieilles pierres de Paris une âme tendre, alors que le fonctionnaire français ou la concierge ne m'ont montré qu'un cœur de pierre. Je suis arrivé les larmes aux yeux rue de Condé et je n'ai eu que des grossièretés au Mercure de France.

Sans doute, l'Europe, la France ont souffert. Je devrais être indulgent. Mais ces qualités qu'on me disait typiquement françaises, quatre années ont-elles suffi à en dilapider le trésor amassé depuis des siècles. Où est la vieille politesse française dont on nous rebat tant les oreilles au Canada. Produit d'exportation, sans doute, et dont il ne reste plus rien en France.

Au point de vue intellectuel, je ne crois pas que la France ait baissé, malgré une crise momentanée inévitable, quand on sait ce qu'elle a traversé. Même que je ne vois pas que, mal chauffés, mal nourris, humiliés et brimés, les intellectuels, les savants aient pu continuer à travailler, à produire, à publier.

Actuellement, la vogue du roman américain et le fait que sur les affiches des théâtres on lise volontiers les noms de Charles Morgan, T. S. Eliot, Percy et Denham, Kesserling, Sutton Vane, indiquent une baisse passagère dans ces deux domaines où les Français excellent habituellement.

La poésie connaît une grande faveur : espérons qu'elle durera. Les noms, les publications, revues et plaquettes, pul-lulent. La poésie qui suit de trop près l'événement passera vite. Nous n'en retiendrons que le témoignage. Des poètes ont su s'inspirer des événements malheureux qui composaient la vie des Français sous l'occupation, mais ils ont su en faire une chose universelle, valable pour toutes les humiliations collectives. Je pense à Jouve, à Guillevic, à un grand nombre d'autres.

Mais au moral, l'occupant a triomphé. Il a quitté penaud le sol français, mais il y a laissé des ferments de haine, qui font de la France un vaste panier de crabes. Les gens s'en veulent, se donnent à pendre les uns les autres. Rien ne met plus de temps à se résorber que la haine. Dans ce domaine, les Français ont beaucoup à faire. Ce qui est grave, c'est que la dissension de pensée en matière politique n'est que prétexte à assouvir des coteries personnelles. Quoi de plus facile que de dire du mal politiquement d'un grand poète, d'un homme de théâtre éminent, dont les réussites évidentes ont toujours été des sujets d'envie. Le truc est simple : il a réussi à maints.

La Résistance qui s'insinue dans tous les domaines est en grande partie responsable de ces mœurs. L'expression « littérature engagée » est une contradiction dans les termes. Dans quoi autre que les problèmes artistiques la littérature a-t-elle le droit de s'engager ? Regardons ce que cet engagement des écrivains a apporté à la riche littérature russe. De la propagande pure, d'où tout art est absent. Les intellectuels français sont pourtant trop intelligents pour rêver d'une littérature française à l'image de la russe, d'une naïveté trop bête.

Faut-il parler de d'autres plaies ? Le marché noir, encouragé par le silence de l'autorité et la complicité de tout le monde, depuis le professeur digne qui cède une adresse jusqu'au lycéen morveux qui vous refile des cigarettes dans la station de métro. Comment faire comprendre au peuple la rareté ou l'absence des vivres quand au marché noir la classe riche peut en y mettant le prix se procurer ce qu'elle veut. Le rationnement dans ces conditions demeure une vaste blague.

A une administration déjà défectueuse, rétrograde, encombrée de paperasserie, l'Allemand a ajouté la sienne. L'ensemble rend la vie odieuse. Tracasserie des timbres, des autorisations, chantage exercé par la concierge, attente injustifiable un peu partout, mépris affiché du temps d'autrui, il ne faudrait pas un long raisonnement pour caractériser cette attitude de mépris de la personne humaine.

Déçu ? Pour être franc : oui. Sans doute, j'attendais trop. On attend beaucoup de ceux qu'on aime. Et je ne parle pas ici du manque de nourriture, de confort. Bien que j'avais

l'impression que n'importe quel autre pays (la Belgique, la Hollande, par exemple) aurait donné beaucoup moins de temps à des discussions inutiles, des discours creux, des procès, justifiés certes, mais qui n'avaient besoin d'aucune publicité, pour se concentrer sur des choses aussi simples qu'acheter de la farine, trouver des bateaux pour la transporter, et en faire du pain.

Je pense au Français, à son chauvinisme, à son incuriosité de tout ce qui n'est pas français, à sa supériorité, même lorsqu'il parle de choses qu'il ignore complètement. Mon Dieu ! Lisons ce qu'écrit sur le Canada le chargé de mission qui rentre d'une tournée de conférences ! Chaque fois qu'on parlait du Canada devant moi, j'étais toujours mal à l'aise. Comme nous faisons effort pour les étudier et comme ils nous connaissent mal. En manière de compliments, on m'a même dit des choses aussi aimables que : « Comment, vous parlez français ? » Et d'autres : « Mais à l'école ou à la maison, c'est comment que vous causez ? »

Au fond l'amitié franco-canadienne est peut-être basée sur des malentendus. Ils n'aiment chez nous qu'un prétexte à sentimentalité. Nous les croyons tels que leur littérature, leur culture nous les présentent. Ils nous placent très loin dans l'espace ; nous les figeons loin dans le temps. Nous croyons à une politesse française qui n'est qu'un concept et, une fois débarqués en France, nous gueulons dès le premier pourboire un peu grossièrement demandé ! Les torts sont partagés. Soyons un peu réalistes. Prenons-les tels qu'ils sont. Mais demandons-leur d'agir de la même manière envers nous. Et s'ils tiennent à leur parti-pris, qu'ils nous laissent nos préjugés.

Voilà à quoi je pensais pendant que *Le Groix*, se dirigeant vers l'Amérique, piquait du nez, dansait, frémissait sur une mer démontée et qu'étendu sur ma couchette j'entendais dans le carré voisin les cris aigus des filles lutinées et qu'un marin français, son harmonica aux lèvres, chantait une de ces chansons qui m'avaient tant ému, un jour d'octobre où je sortais du métro un livre sous le bras en brandissant une douzaine d'œillets.

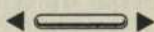
Je te reverrai Paris. J'ai lié amitié avec tes squares plantés de marronniers, tes chanteurs de rue, tes marchés aux

fleurs, tes boutiques de livres, tes théâtres, ta Seine, tes quais et toutes tes vieilles pierres. Je reverrai tes intellectuels, dont j'ai égrené les noms tout au long de ces pages, qui m'ont valu de si agréables moments et qui se sont montrés si fraternels, tes ouvriers avec qui j'ai vidé plus d'un verre. Mais maintenant que je suis aguerri, vos impertinences ne m'atteindront plus, fonctionnaires ! Et les concierges n'ont qu'à bien se tenir et à ne pas poser trop de questions quand je demanderai poliment : « C'est bien ici qu'habite Monsieur Durand ! »

* * *

Le 19 décembre, écoeuré d'une traversée qui avait duré plus de trois semaines, je retrouvais avec joie New-York sous la neige, des amis chers, et, quelques heures plus tard, le Canada et les miens.

Louis-Marcel RAYMOND



UN MOT

Nous devons à l'obligeance de Guy Sylvestre de publier ce texte inédit de M. Gustave Cohen, cette « nativité » qu'il destinait à Gants du Ciel.

Ce périodique a fini de paraître. Nous avons vaguement l'impression que le public canadien n'a pas rempli ses obligations envers ce jeune critique qui leur offrait une revue très belle. Peut-être les intellectuels ont-ils également manqué à Sylvestre. Que de noms on n'a jamais vus dans Gants du Ciel !

Nous craignons que nos modestes cahiers ne soient à la veille de connaître le même sort. Il serait dommage que l'unique périodique canadien consacré au théâtre cessât de paraître. Le prix de l'abonnement est pourtant dérisoire, si l'on songe un moment à la qualité de la présentation, au luxe d'illustrations. Nous croyons toutefois que les amis des Compagnons et des Cahiers forment une famille assez vaste pour nous permettre au moins de voter. Qu'ils manifestent donc leur présence en nous faisant parvenir leur réabonnement. Pourquoi aussi ne nous amèneraient-ils pas un nouvel abonné ?

LA DIRECTION

Noël et Nativité du temps jadis

par

Gustave COHEN,

Professeur en Sorbonne

Directeur-fondateur des "Théophiliens"

Je fus bien étonné de recevoir un jour une petite somme d'argent venant d'un groupe de jeunes Canadiens français. Dans leur petit village, tapi sous la neige, ils avaient joué, pour célébrer Noël, l'adaptation du *Miracle de Théophile* qui a rendu mes étudiants célèbres. J'ai oublié jusqu'au nom du village, mais je n'oublierai jamais ce geste et cet accord spirituel venu d'au delà des mers, du pays qui m'y est le plus cher.

Puissent-ils se reconnaître à travers ces lignes et y retrouver l'écho de ma lointaine et affectueuse gratitude.

J'aurais cependant préféré qu'ils m'eussent demandé un texte plus conforme au propre du temps, une de ces Nativités qui en illustraient l'office et en rendaient l'enseignement plus sensible aux fidèles. J'ai entre autres découvert une Nativité, parmi les plus anciennes, antérieure même au *Miracle de Théophile*, et provenant de cette Wallonie belge, qui est au bord de la Meuse, à l'autre extrémité du « domaine » de la langue française.

Peu d'indice toutefois de cette origine : le manuscrit 617 était aux environs de Paris, à la Bibliothèque du Musée Condé, fondé par le Duc d'Aumale, à Chantilly, mais au philologue, quelques graphies, comme *lh* pour *ll* mouillé, l'emploi abusif de l'*i* de liaison entre deux voyelles (écoutez les Wallons allant au *théâtre*...), révélaient d'emblée l'origine liégeoise. Ce n'était encore qu'une hypothèse directrice, mais une parole égarée dans le texte allait me permettre de la vérifier.

Marie Jacobi venant adorer Jésus avec sa mère, sainte Anne dit :

... Je vos prie que veuilhiez aidir

Les povres suers de Saint Michiel...

Ces deux vers ont l'air d'assoner comme huile et vinaigre, mais selon mon hypothèse, prononcés à la liégeoise, *aidi* et *Michi* riment parfaitement. Quand on connaît le modernisme du Moyen-Age qui rapproche de nous les Récits de l'Évangile pour les intégrer — mœurs, sentiments, costumes — à la vie quotidienne (ainsi des peintures des Primitifs flamands), c'était l'indice sûr que notre pièce avait été jouée dans un couvent de Saint-Michel dans la principauté de l'évêché de Liège. En vain, je cherchai dix ans, interrogeant prêtres, historiens, archéologues, quand, continuant sans me lasser l'enquête et feuilletant un livre de R. DUBOIS sur *les Rues de Huy*, je lus : « *Couvent des Dames Blanches* » parfois appelé « *Couvent de Saint-Michel* » Trait de lumière. Par ailleurs le Manuscrit était signé : *Explicit Suer Katherine BOURLET*, et un possesseur ultérieur avait griffonné : *Ediys de Potiers*.

C'était la possibilité de faire aboutir une longue enquête à la façon des romans policiers, et j'écrivis aussitôt à FAIRON, l'archiviste de Liège, à peu près ceci : « Si vous possédez dans votre dépôt des documents provenant des Dames blanches de Huy, vous devez y trouver, d'après l'écriture, entre 1480 et 1500, mention d'une Sœur Katherine BOURLET et entre 1600 et 1620 d'une Sœur Ediys de Potiers ». Huit jours après, il m'écrivait triomphalement : « Je les ai ». Modeste et profonde satisfaction : l'histoire se portait garante de la philologie. L'hypothèse directrice liégeoise se trouvait vérifiée. La petite religieuse était une humble nonnain, qui avait recopié un texte de deux siècles antérieurs.

Son ancienneté primitive s'avère par sa fidélité aux répons liturgiques et au latin des Offices, conservés loin du centre parisien de la vie littéraire. Les Dames Blanches n'ont rien altéré de la dévotion populaire qui s'achemine vers la Crèche de Bethléem. Aux Rois Mages les dons pompeux : de l'or, parce que l'Enfant est Roi, de l'Encens, parce qu'Il est

Dieu, de la myrrhe, parce qu'Il est mortel ; mais aux Bergers les modestes offrandes de la petite flûte pour réjouir le Bébé divin, du lait pour Le nourrir, de la pomme à grignoter, de l'Agneau symbolique pour ses jeux édifiants.

Nous avons conservé une gravure des *Sarum Horæ*, des Heures à l'Usage de Sarum, où l'artiste a inscrit le nom des Pasteurs en regard de leur don. Or il y a là, comme dans notre Nativité, une *Eylison*, qui offre une pomme et une *Mabault* qui présente l'agneau. Qu'est-ce à dire ? Sinon que l'imagier a conservé dans l'œil les dons et dans l'oreille les noms, et qu'il est venu des bords de la Meuse, patrie des Van Eyck, des Frères Limbourg et des Patenier.

Et maintenant, il faut s'abandonner au charme de ces scènes naïves comme leurs volets et leurs rétables, auxquelles j'ai essayé de garder, en les rajeunissant un peu, la coloration de ce dialecte wallon ou picard, où beaucoup de mes lecteurs canadiens retrouveront le parler de leurs ancêtres français.

Gustave COHEN

C'est le Jeu de la Nativité Jésus Christ et comment les trois Rois le vinrent aorer

En l'honneur de Dieu tout puissant
Et sa mère Marie, la Reine des Anges,
Un Jeu vos veux cominci
Pour resjoir la bonne compaignie,
Et vous prie, très douces sœurs, humblement,
Qu'un pitit de silence
Nos veuillez prester jusqu'en la fin
Et vos verrez le Jeu cominci.

Joseph à Marie

Hélas ! noble dame !
Quelque chose vos faut, à mon semblant, (avis)
Car vos estez moult belle et resplendissant.

Marie à Joseph

Mon père, l'heure est venue maintenant
Que je doie enfanteir mon éfant.

Joseph

Noble dame, vos plaist-i

Que j'aïlle les Sages femmes queri
Ou aucune personne por vos accompaingni ?

Marie

Mon père, ainsi qu'à la conception
Nulle créature n'y fit chose de monde
Pareillement ne fera à la Nativité.
Ne vos souciez ni déconfortez
Car mon Père Céleste porvoira à tot.

Ici adore Marie Jésus

O Sire vos soyez le bienvenu au monde
De ciel en terre por le salut des hommes.
O Sire, que moult vos avez esté désiré
Des saints patriarches et prophètes.
Je vos adore comme mon créateur,
Dieu et homme et mon fi, du monde sauveur.

[*Et puis baise les pieds et mains de Jésus*]

Marie

O Sire que grand grâce faite m'avez
De moi avoir élu voss' mère,
Mon Dieu et mon créateur vos estez
Et mon chir fi très amé.

Joseph en pleurant de joie dit à Marie

Benoïte sur toutes femmes, permettez
Que je puisse aorer
Le fils de Dieu et le vôtre tant désiré.

Marie

Mon père, à vôtre plaisir,
L'adorer tot à loisir !

Ici aore Joseph

O Sire Dieu, béni soyez
Quand tant de grâce faite m'avez
De vous voir de mes yeux corporels,
Et tant de rois et Patriarches et Prophètes
Vous ont de voir tant désiré
Et point ne vous ont véyou à leur gré.
Heylas ! comment le pourrai
Envers vos satisfaire ?
Je vos adore comme mon Créateur
Mon Dieu et mon Rédempteur.

(*à Marie*)

O noble dame bien heureuse,
Regardeis voss éfant bin amé
Qui ne fait que gémir et plorer

De faim, de froid et de pauvreté.
Heylas ! chère dame, que ferez,
Quand point de lait vos n'avez
Por donner à votre éfant ?
Vos plaît-il que j'appelle quelque femme
Qui le viendra allaiter ?

Marie

Nenni, voirement,
Car Dieu mon Père y pourvoira parfaitement.

Ici prie Marie à Dieu le père

O Dieu mon père, vos et moi avons
Un seul fi en common.
Portant, vos qui porvoyez
A tote créature leur nécessité,
Porvéyez au pitit éfant tellement
Qu'il puisse être sustenté suffisamment.

[Ici intervient l'Annonce de l'Ange aux Pasteurs, accompagnée du
Gloria in excelsis Deo]

Premier Pasteur

Très chers frères, avez-vous l'ange ouï,
Qui maintenant a nos cœurs réjouis ?
Allons jusques en Bethléem,
Si saurons la chose certaine
Qui des anges dite nous a esteie
Et ce que Notre-Seigneur nos a fait et montré —

Deuxième Pasteur

Volontiers et ligèrement irai
Por connaistre les paroles qui sont dites des Anges.
Mais avec moi ma flûte apporterai,
De laquelle je me jorerai
Por consoler le pitit éfant
Qui est Dieu et Seigneur et tot le monde

Troisième Pasteur

Et vos ma douce amie Eylison,
Il vos faut adorer cet enfanchon
Avec votre compagne Mahay
Qui emportera un ognè [agneau]
Et Tropheit mon frère vous mande
Qu'emportiez chacune une lampe.

Elison

Eh ! à bien ! très doux frère !
Que Dieu vous mette hui en bonne heel. (1)

(1) Salut, en patois bas-allemand de Maestricht, équivalent à l'anglais *hail* ! Les petits enfants qui quêtent à Noël sont les hélieux.

Voici des noix et des pommes en notre pannetière,
Qui nous demeura hier à souper
Et si vos aviez un seul flageolet,
Vos seriez un très gentil pastouret.

Troisième Pasteur

Et de pas Dieu j'en ai un !

Eylison à Mabay

Or sus Dame Mahay,
Prenez un gras ognè ;
Nous laisserons nos brebis
En la garde de l'enfant pitit.

Mabay à Eylison

Et à bien, très douce compaigne,
Allons y nos deux ensemble ;
Nos laisserons trotter devant
Les jolis pasteurs de renom.
Nos en irons après le pitit pas,
Festoyer et resjoïr la Mère et l'Éfant.

Quand les pastoureaux sont devant Notre Dame :

Premier Pasteur

Sachez noble Dame
Et vos norisseur de l'enfant,
Que les Anges du Ciel nous ont annoncé
Que le vrai fi de Dieu
Soi est apparu en chair humaine,
C'est le Sauveur de tot le Monde,
Et par sa grand miséricorde
Nos en serons tos sauvés
Et sommes ci venus pour l'aorer.

Le Peuple (1) au Pasteur (autre pasteur)

Entre vos, pasteurs et bergers,
Vos prions que nos disiez
Quelle chose merveilleuse véyou [vu(2)] avez,
Par quoi si grande joie démenez
Et qui est Celui qui est apparu.

Pasteurs

Or écoutez très bonnes gens
Nos vos disons chose moult certaine,
Nos avons véyou le Sauveur du Monde né,

(1) On remarquera cette intervention du peuple des fidèles, analogue à celle du chœur dans la tragédie grecque, beaucoup plus proche du mystère du Moyen-Age qu'on ne le croit généralement.

(2) Il y a une chanson liégeoise célèbre : *L'avéré véyou passer de Defrécheux.*

Gisant en la crèche moult piteusement plorer,
Par sa grandemiséricorde nous serons sauvés.

(Ensuite c'est, comme dans les drames liturgiques, la rencontre des trois Rois, Jaspas, Melchior et Balthazar, la fureur d'Hérode après qu'il a consulté ses Clercs et Maîtres-Docteurs sur leur venue, la visite des Rois à Hérode, les menaces de ses chevaliers (*Symmista*), l'Adoration des Rois, accompagnée des chants de l'office de l'Épiphanie, leur triple offrande de myrrhe, d'or et d'encens, l'Avertissement de l'Ange et la fin du Jeu. Cette fin est postiche et facultative, le Jeu pouvant se poursuivre par celui de la Purification qui comporte une Adoration de sainte Anne).

Ste Anne adore Jésus

Jésus le fils de Dieu béni
Je vous adore en bonne foi
Et vous rends grâce en humilité
Quand daignez être de ma parenté ;
Vos prîtes chair humaine
En Marie ma fille souveraine
Et moi, pauvre créature,
Selon humaine nature,
Suis votre indigne grand dame
Et voici mes deux filles qui sont vos antes. (1)
A vous commandons corps et âmes
Et quand de ce monde nos départirons
Veuillez nous recevoir en voss royaume.

Marie Jacobi adore Jésus

Je vos salue très bénigne Jésus
Et vous remercie très doux cousin
Car par très grand charité
Avez pris noss humanité,
Je vos prie que veuillez aidire
Les pauvres sœurs de St-Michiel(2)

Marie Salomé adore Jésus

Très doux et aimable Jésus,
Je vos adore de grand cœur et vos salue
Et vos prie en l'honneur de voss humanité
Que nos secouriez en la dernière nécessité.

Ste Anne à Marie en s'asseyant

O reine du Ciel et de la terre,
Noble dame de grand affaire,
Dites à votre pauvre mère
Si nul vous a été visité
Depuis que votre fils est né ?

(1) Tante : *ta ante* (anglais : *aunt*). Ma tante : *ma ta ante* et le peuple de là-bas, trouvant que ce n'est pas assez, dit parfois : *ma ma tante*.

(2) Voir l'introduction.

Marie

Si, vraiment, ma chère Mère,
Les Anges l'ont adoré
Comme Dieu leur créateur,
En lui portant très grand honneur.
En grande jubilation
Ils ont chanté belle chanson,
Ils ont annoncé la Nativité
Aux pasteureaux en grand clarté,
Qui veillaient sur les champs
Et gardaient leur troupe.
Les pasteurs de grand renom
Sont venus par grand dévotion
Et ont adoré l'enfançon
Qui gisait en la crèche sur la paille.
Ils l'ont tenu pour leur sauveur
En magnifiant Dieu leur créateur.
Après sont venus trois gentils Rois de grand Nation,
Jaspar, Melchior, Balthasar avaient nom.
Sont venus de lointains pays,
Une étoile les conduisit.
Ils sont venus à grand puissance,
Ils ont apporté grand finance,
Et en grande humilité
Mon fils ils ont adoré,
En lui offrant or, myrrhe, encens.
Reconnaissant la divine essence
Conjointe avec l'humanité,
Ils l'ont reconnu vrai roi et confessé
Du Ciel et de la Terre,
En grand joie et consolation,
Et bien croyant en la foi.
Mon esprit se réjouissait
Par grand plaisir l'écrivait,
En m'émerveillant
Et tout ceci en mon cœur conférant.

Ste Anne

Vénération Vierge Marie,
Ce sont les prophéties
Que Balaam avait prophétisées
Qui sont maintenant accomplies,
Béni soit le très hautain Dieu
Qui ne nous a point mis en oubli !

Marie Jacobi

Très chère sœur Marie,

Regardez votre fils comme i rit,
De ses beaux yeus nous regarde todi,
Je pense qu'il nous reconnaît bien.
Très douce sœur que vous êtes heureuse
D'avoir un si beau fils et si amoureux !

Marie Salomé

Très ameie Mère Ste Anne,
Regardez nos cousin qu'il est beau !
Il est doux comme un agneau !

Ste Anne

Vos dites vrai, mes chères filles,
C'est celui de qui David a prophétisé,
C'est la plus belle forme d'homme
Qu'onques de mère naquit ;
La beauté du soleil et de la lune
Ne sont point à comparer à lui,
Il est plein de toute grâce, de sapience, de bonté,
Il a tout fait et tout formé,
Il est Dieu et homme en vérité.
Or amez-le bien, mes douces filles, je vous en prie,
Car par lui nos irons en paradis.
Ma très sainte fille Marie
Il est temps que me parte d'ici,
Il me faut retourner en ma maison.
Je prends congé à vous et Joseph le juste homme.
Et à toute la compagnie,
Je vos prie que ne nos obliez mie.

Marie

A Dieu vos commande,
Ma douce Mère Ste Anne,
Je vous remercie de la peine
Qu'avez prise de nous visiter,
Jésus le vous veuille remercier.

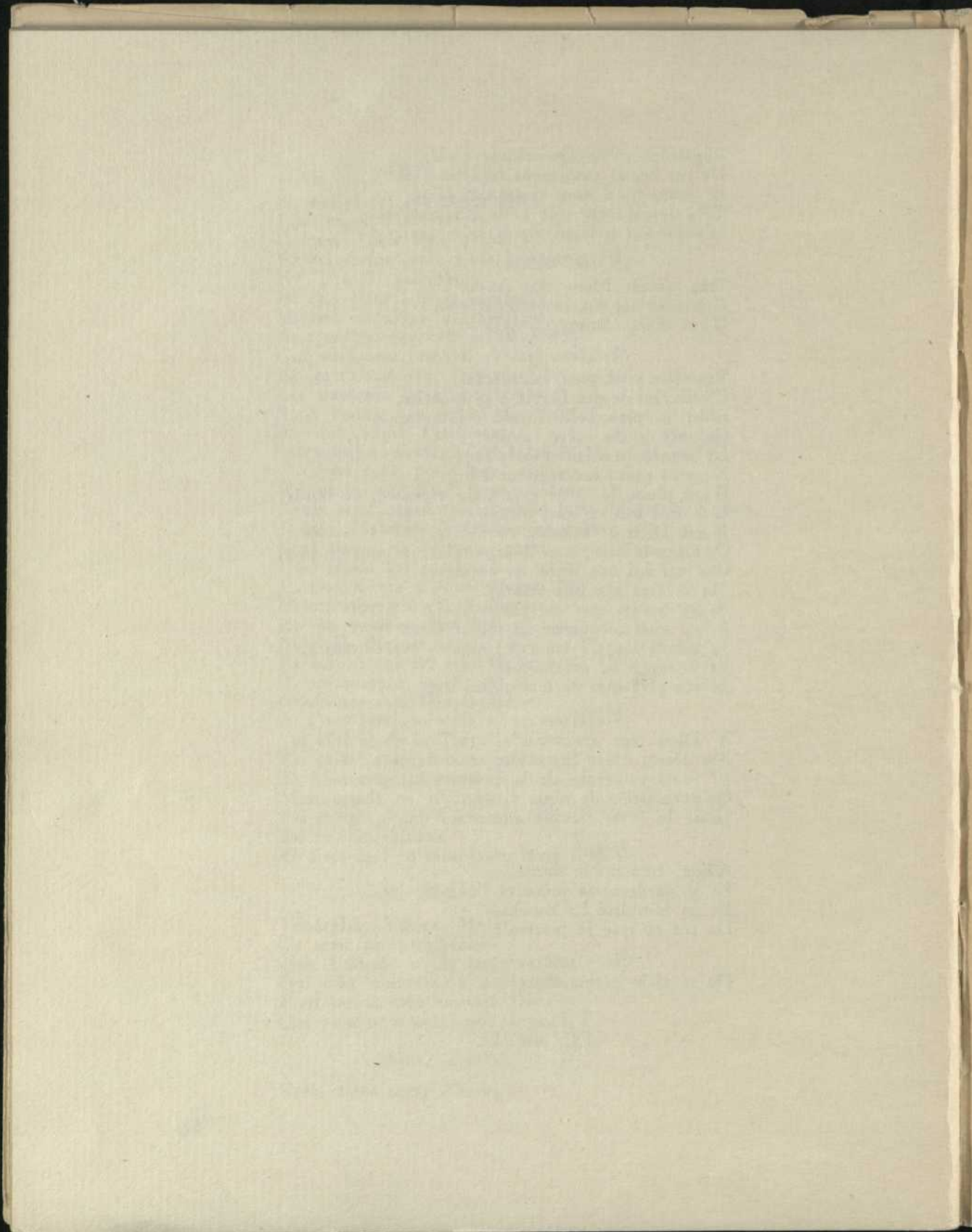
Joseph

Adieu, très noble dame,
Et je garderai la mère et l'enfant
Et en humilité les servirai
De tot ce que je pourrai.

Ste Anne

De ce ai-je bonne fiance.

FIN du JEU

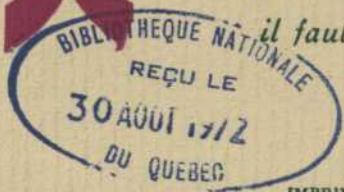


Regardez l'édifice d'un théâtre. Il est divisé en deux parties aussi importantes l'une que l'autre : la salle, la scène. Division infiniment expressive des conditions nécessaires au théâtre, art collectif. On peut supprimer la rampe, les décors, les costumes, tous les accessoires, mais on ne peut pas supprimer le public.

Dès que nous sommes parvenus à l'émouvoir ou à le faire rire, le public cesse d'être un élément passif ; il entre lui aussi dans le jeu. L'atmosphère plus ou moins sympathique d'une salle peut déterminer le succès ou l'insuccès d'une œuvre. Le théâtre obéit à des lois quasi mathématiques, mais il garde une part d'impondérable, qui relève de la magie, de la sorcellerie. Quand on l'aime vraiment, il reste mystérieux comme la vie, il est plein d'abîmes et de surprises. Je ne le conçois que comme un débordement de l'imagination : il faut que d'une façon ou d'une autre, il m'arrache à moi-même. Je ne peux le séparer de mes craintes d'enfant, de mes espoirs d'adolescent, de toute la folie joyeuse de ma jeunesse.

Charles DULLIN

(Extrait d'une conférence prononcée le 21 mai 1927, publiée dans *Correspondance* I. Octobre. Pp. 7-31.)



*Pour ramener la joie dans l'art,
il faut faire appel à la jeunesse.*

GORDON CRAIG

IMPRIMÉ AU CANADA